

Marie-Renée Lavoie

Le syndrome de la vis

roman



Romanichels



Extrait de la publication

La collection ROMANICHELS
est dirigée par Josée Bonneville.

Le syndrome de la vis

DE LA MÊME AUTEURE

La petite et le vieux, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2010; Montréal, Bibliothèque québécoise, 2012.

Marie-Renée Lavoie

Le syndrome de la vis

roman



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lavoie, Marie-Renée, 1974-

Le syndrome de la vis

(Romanichels)

ISBN 978-2-89261-705-4

I. Titre. II. Collection : Romanichels.

PS8623.A851S96 2012

C843'.6

C2012-941786-6

PS9623.A851S96 2012

Les Éditions XYZ bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

L'auteure tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son appui financier.

Conception typographique et montage : Édiscript enr.

Graphisme de la couverture : Zirval Design

Illustration de la couverture : J. van der Wolf, Shutterstock.com

Photographie de l'auteure : Martine Doyon

Copyright © 2012, Marie-Renée Lavoie

Copyright © 2012, Les Éditions XYZ inc.

ISBN version imprimée : 978-2-89261-705-4

ISBN version numérique (PDF) : 978-2-89261-706-1

ISBN version numérique (ePub) : 978-2-89261-724-5

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion/distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion/distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris, FRANCE

www.librairieduquebec.fr

www.editionsxyz.com

Le bouleau, ne voyant que ses
branches et leurs feuilles brunes
et vertes, disait qu'il aurait préféré
être blanc.

JACQUES FERRON,
L'amélanquier

Mon sommeil est si semblable à la
veille qu'il ne mérite pas son nom.

RAYMOND CHANDLER,
Le grand sommeil
(trad. de Boris Vian)

1

Les deux nombres qu'elle répète ne me disent rien. Dix-sept et treize. C'est d'ailleurs parce que je ne comprends pas qu'elle les répète ainsi, en modulant légèrement sa voix, histoire de bien faire entendre qu'elle les répète, oui, mais sans perdre patience. Un peu comme on parle aux enfants sages, ou aux personnes âgées qu'on n'arrive plus à voir que comme des enfants débiles. Sur le comptoir qui nous sépare, ses doigts essaient discrètement de griffer le bois vernis. Elle voudrait bien que dix-sept et treize, dans cet ordre bien précis puisqu'elle les martèle sans les interchanger, fassent sens pour moi, mais mon cerveau pétrifié n'arrive à aucune déduction signifiante. Alors elle graffigne, patiemment.

Dix-sept et treize. Je regarde mes doigts, j'en ai cinq dans chaque main, dix en tout. Dix-sept et treize, trente. Concile de. Quelle date aujourd'hui? Dix-sept moins treize, quatre saisons, quatre mousquetaires, en comptant l'autre, là, quatre ingrédients dans le gâteau quatre-quarts. Dix plaies d'Égypte + Sept Merveilles du monde = dissète, plein de vendredis treize, un à toutes les dix-sept semaines peut-être. Treize apôtres, il paraît. Mais non, je ne vois pas. Une femme derrière moi s'approche pour voir ce que je ne comprends pas, elle ne comprend pas que je ne comprend pas, je suis si jeune, c'est beaucoup plus tard qu'on

devient dur de la feuille et/ou de comprenure, elle le sait bien. Son souffle sulfureux me brûle la peau du cou. Dix-sept et treize. C'est peut-être l'heure. Mais la jeune fille ne dit pas dix-sept heures treize, seulement dix-sept et treize. On s'impatiente, derrière, l'air sort très vite du corps en sifflant. Je peux probablement égorger quelqu'un en dix-sept secondes treize centièmes. Elle est beaucoup trop près, à dix-sept et treize = trente millimètres de me planter ses seins dans le dos. Dix-sept coups de couteau, treize dedans, quatre à côté par maladresse, treize minutes d'agonie, dix-sept ans de prison. Dix-sept et treize, 1713. Du plus profond des abysses de mon subconscient rejaillissent les vestiges d'une vieille leçon d'histoire que je susurre imperceptiblement entre mes lèvres crispées.

— Traité d'Utrecht.

C'est seulement à ce moment que les pains cordés dans d'énormes corbeilles d'osier se dessinent derrière elle, que j'aperçois les vitrines garnies de pâtisseries, les gens qui s'affairent dans l'arrière-boutique et ceux qui se sont massés derrière moi, de plus en plus nombreux, durant la petite éternité de mon absence cérébrale.

— Dix-sept dollars et treize.

— Treize cents?

Je dis ça pour donner le change, faire semblant que j'avais seulement mal entendu depuis le début.

— Excusez-moi, je suis très fatiguée.

Elle ne répond rien, ne sourit pas. Tous ceux qui débarquent ici en fin de journée sont fatigués. Elle aussi veut partir, cesser de dire des chiffres à des gens qui demandent toujours de répéter et qui font tous les mêmes commentaires sur la lourdeur des sous qui s'accumulent dans le portefeuille plein de tout sauf de feuilles. Je farfouille dans mon sac à main, paie et sors en courant, char-

gée d'un sac lesté de ce qu'on peut acheter aujourd'hui dans une boulangerie pour 17,13 \$. Peu de chose, c'est léger. Le museau d'une baguette me jette un œil torve depuis l'ouverture du sac. Le 123^e sac de tissu qu'on me remet gracieusement depuis le début des hostilités contre le sac de plastique. Aujourd'hui, tout citoyen consciencieux a de quoi se fabriquer une bonne yourte en peau de sacs recyclables qui offrent une impressionnante résistance aux intempéries et à la décomposition.

J'ai besoin de dormir. Je rentre. Envie ou pas, capable ou pas, je dois dormir.

Dans ma voiture, j'étête la baguette menaçante pour m'occuper la bouche et me tenir éveillée le temps de me rendre chez moi.

Dans cet état, je n'ai plus aucune défense. Depuis les haut-parleurs mal balancés de ma voiture, la femme de ménage cogne en hurlant: « Je veux changer de personnage! » Je me mets à pleurer à gros sanglots comme si je n'en pouvais plus de torcher les autres, les ceusses qui passent alors que, moi, je reste. Je coule, entraînée par le flux d'une peine empruntée qui m'habite pleinement.

Je suis si fatiguée.

Je ne vois bientôt plus rien. Le filtre double-déformant de mes larmes et de la pluie sur le pare-brise liquéfie le décor. Et je ne sais plus du tout où je suis ni où je vais. Je lève le pied de l'accélérateur pour me donner le temps de penser et m'éviter de me perdre. On me dépasse, me klaxonne, mais l'illumination ne vient pas. Mort cérébrale, derechef. Je jette un œil trempé sur ma montre: une aiguille vise à peu près le quatre, l'autre chevauche le dix. Je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire. Nous y revoilà, quatre et dix. Soir ou matin? Le temps entre chien et loup ne m'est d'aucun secours. Quatre quoi, d'ailleurs? Dans

l'habitable déjà martelé par la pluie, la montre me fait le coup du supplice chinois et tictaque en crescendo chaque micro-unité de temps. Quatre et dix. L'organisation du monde m'apparaît bien hasardeuse ; il suffit de ne plus savoir lire l'heure pour être aussitôt jeté dans les affres de l'incertitude existentielle. Je porte au bras un disque sous verre sur lequel des chiffres et des aiguilles de métal disposés régulièrement glissent à différentes vitesses et se croisent sans heurt ; ça pourrait très bien être une boussole.

Je quitte le boulevard et me stationne dans la première petite rue tranquille que je trouve. Rue Champfleury. Un nom si naïvement beau pour une talle informe de béton percée çà et là de jeunes pousses d'arbres et de mottes boueuses de gazon. Des strates de vieille neige s'emboîtent en déclinant toute la palette des gris sales que dévoile le printemps naissant. Au moins je ne suis pas loin de chez moi, quelques kilomètres, une lieue peut-être. Je connais bien le coin. Alors je sors, empoigne le sac de la boulangerie à moitié vide, le sac à main, l'autre sac, le lourd, celui que je sais plein de copies à corriger dans lesquelles Cyrano de Bergerac va se faire malmener et rebaptiser cent vingt fois, et je pars à l'aventure à pied, bien décidée à ne tuer personne en cette fin de journée pluvieuse. J'arrache la chose sanglée à mon poignet et la jette dans le premier égout que je croise. Je l'imagine descendre à vingt mille lieues sous la merde avant d'implorer sous la pression brune. La destruction d'objets est un formidable exutoire.

Les rues sont pratiquement désertes. Les gens que je croise pressent le pas, le visage fermé, les mains sur la tête ou solidement cramponnées au col de leur manteau pour empêcher la pluie glacée de se frayer un chemin dans la tranchée vertébrale qui leur fend le dos du cou à l'entre-fesses. Je marche à côté de moi, à côté de ce corps qui ne

m'appartient plus. Les pieds se soulèvent encore, je le vois bien, mais ça ne me concerne plus. Dormir, il faut que je dorme. Et dans cet état je suis prisonnière de la bouillie de souvenirs désagréables qui m'emplissent la tête, comme chaque fois que je n'ai plus la force de la maîtriser. La boucle infernale des plus mauvaises scènes de la journée commence son cycle, sans qu'il y manque un mot, pour ne s'arrêter qu'avec l'arrivée de la nausée.

Ma collègue voisine de bureau me parle. « Ça me fait penser que j'suis pas allée au syndicat depuis longtemps pour voir les négos pour toutes les affaires, je sais pas si t'es allée mais en fait je sais même pas si c'est encore Claude qui est là pour s'occuper du dossier mais ça changerait rien de toute façon c'est comme mon beau-frère avec les histoires de la commission d'enquête en bout de ligne ceux qui s'occupent des dossiers sont plus là mais les autres sont toujours ben un peu au courant c'est comme nous autres dans nos cours quand y faut se remplacer les uns les autres à pied levé comme la petite Julie qui est partie enceinte avant le temps on savait pas mais on s'arrange... » Je ne l'ai pas souhaité. « ... je sais pas si c'est la petite brunette là j'oublie son nom qui l'a remplacée était ben déçue ça se comprend en début de session de pas avoir de cours mais là elle doit être contente c'est pas évident d'attendre de même pis souhaiter même si tu veux pas la maladie des autres pour travailler au moins c'est pas une maladie c'est déjà ça de gagné malgré que des fois avec les nuits blanches ça peut ressembler à de la maladie je me rappelle moi dans le temps on avait pas en plus les congés que vous avez vous autres... » Je veux que ça arrête. « ... mais c'est ben tant mieux pour vous autres on s'est battus ma fille va pouvoir en profiter si un jour elle se décide mais ça c'est une autre affaire avec son en tout cas je sais pas trop comment le nommer mais mettons qu'à l'âge

qu'ils ont je leur souhaite quand même maintenant, même si elle me dit toujours que je suis fatigante, je le sais ben on verra de toute façon... » Alors je ferme doucement... « ... fait que je pense que je vais aller... »... ma porte de bureau. « ... faire un tour au syndicat pour voir... » Amen.

Jusqu'à ce qu'on gratte à ma porte.

— S'cusez-moi, madame.

— Oui.

— J'peux-tu vous parler deux minutes?

— Laisse-moi deviner: tu pourras pas me remettre ton travail aujourd'hui.

— Ben c'est que...

— Même si c'est prévu depuis le début de la session, comme c'est écrit dans ton plan de cours, même si je l'ai répété chaque semaine depuis le jour de la rentrée.

— Oui, ben non, mais c'est parce que...

— C'est parce qu'aujourd'hui, pas les autres jours, non, aujourd'hui, jour de la remise, y t'arrive quelque chose de terrible.

— Eeeee... oui, ben c'est que eee...

Elle y va de la petite main en éventail secouée devant son visage pour calmer l'ardeur des émotions qui l'assaillent. Il y a mort de grand-mère ou d'imprimante sous roche.

— J'avais commencé mais...

Des petites larmes noircies tracent une droite brisée depuis ses cils généreusement goudronnés jusqu'à la courbe plongeante de son menton. C'est une jolie fille.

— Mais...

— T'as jusqu'à cinq heures...

— C'est que là... j'ai pas vraiment la tête à ça... parce que...

— Hum...

— C'est parce que...

— Peu importe, ça va te changer les idées, faut que tu penses à autre chose. Cinq heures.

Et sans trop y croire moi-même, je referme tout simplement la porte, érigeant devant son malheur, dont j'ignore parfaitement la nature, une pleine porte d'absence d'empathie de trois pouces d'épaisseur. Les madame-c'est-parce-que ne pénètrent plus ma tête, sont refoulés dès qu'ils atteignent les colimaçons de mes oreilles.

La scène se rembobine et se déroule sans cesse jusqu'à ce que la bile m'emplisse la bouche.

— S'cusez-moi, madame.

— Oui.

— J'peux-tu vous parler deux minutes?

— S'cusez-moi, madame.

— Oui.

— S'cusez-moi, madame.

— S'cusez-moi, madame.

J'ai dans la tête une vis sans fin qui ne me laisse tranquille qu'une fois mes idées, mes peurs, mes souvenirs hachés menu, désubstantialisés par les engrenages qu'elle met en marche. Elle tord mes pensées jusqu'à plus sec, jusqu'à la fragmentation des images qui les constituent en molécules de rien. Je ne peux rien contre elle, c'est mon ennemi intérieur.

La petite flaque qui s'est formée au fond de mes souliers crée une succion déplaisante quand je lève les pieds. Mes cheveux trempés me piquent les yeux, me collent au crâne pour en révéler la forme inélégante. Le poids de mes sacs m'exaspère, le col de mon manteau n'est plus qu'une crêpe pâteuse avachie sur mes épaules. Si quelqu'un devait s'arrêter sans prévenir devant moi et me barrer le chemin, je l'assommerais d'un bon coup de sac d'école sur la tempe.

Ça me purgerait d'une partie de ma rage et libérerait le trottoir. Mais il n'y a personne devant moi, personne nulle part. Tant pis tant mieux.

Alors je décharge mes pulsions meurtrières sur les vers de terre, cette horde rampante de parfaits imbéciles qui n'ont toujours pas appris, en quelques millénaires d'évidente non-évolution, que du béton mouillé reste du béton en toutes circonstances et que ce n'est pas une bonne cachette pour fuir leurs souterrains inondés. Je les écrase en serrant les dents, m'y reprenant par deux ou trois fois au besoin pour m'assurer de leur mort, pas de chance à prendre, ils sont bien capables de se refaire une vie avec un demi-centimètre de boyau. Sous mes pas se dessine une ligne pointillée faite de petites taches roses qui relie mon appartement et ma voiture.

J'aperçois au loin le néon de Patate Bardy, le petit casse-croûte bâti en diagonale sur le coin des rues Bardy et Maufils. J'arrive, le rivage est en vue. Corona, la propriétaire, fume dehors, à moitié cachée par la corniche de sa petite bicoque. À neuf pouces de la porte, son interprétation de la loi. Depuis la soudaine popularité des bières mexicaines, elle ne dit jamais plus son nom, on ne la croit pas quand elle explique que c'est un vieux nom des pays d'en haut, comme Rose-Anna ou Ange-Aimée. Quand il vivait, mon père adorait l'endroit, prétextait des courses ici et là pour passer me voir et s'y arrêter pour un *take out*. La première fois, Corona l'avait accueilli, comme une fille de joie capable de deviner ses désirs les plus inavouables. Elle l'avait observé pendant qu'il étudiait le menu sans parvenir à y trouver son bonheur, puis lui avait lancé : « Un p'tit sannah aux frites ? » Les jambes de mon père étaient devenues molles comme les frites qu'elle avait finalement emprisonnées entre deux tranches *plain* bien arrosées de

ketchup. Et quelques minutes plus tard, dans ma cuisine encore encombrée de boîtes, j'avais cru voir une perle au coin de ses yeux quand il avait mordu dans la galette trempée sortie du sac de papier brun. Rien à voir avec les baguettes-frites de Paris. Non, rien de rien. Un *sannewich* de coin de rue façon Limoilou d'une autre époque.

Dans un quadruplex, l'appartement du quatrième étage est ensoleillé, libre de voisin aux talons lourds, mais il est au quatrième étage et condamne donc à une forme de pèlerinage qui tient le cœur à la bonne place et la foi dans les jambes.

Au premier palier, Joseph m'intercepte avec ses sourcils en accents circonflexes, particulièrement circonflexés devant mes atours de pieuvre dégoulinante.

— Tu vas attraper de la mort.

Bonne nouvelle, je ne savais pas que ça s'attrapait à petites doses. Je pense aussitôt au vaccin et à la dangereuse possibilité de survivre à la mort. J'ai des images qui me viennent de dictateurs en train de prêcher la magnificence de leur personne éternellement.

— Pis toi, des vers dans le derrière.

Il se lève promptement et se retient bien de se tâter les fesses ou de jeter un œil sur la marche qu'il réchauffe depuis son retour de l'école. Je le contourne en traçant une demi-lune autour de lui pour ne pas l'accrocher avec mes sacs. Au passage, sa petite main attrape mon gros sac noir et il s'élance jusqu'au quatrième en portant ma cargaison de dissertations, ainsi soumise à son pas énergique de petit camelot habitué aux longues volées de marches. Joseph est un galant naturel. Personne ne lui a appris ça, sinon la solitude qui finit par inoculer, chez les enfants laissés un peu à eux-mêmes, une forme de propension aux autres qui se transforme, dans le meilleur des cas, en dévouement.

Suivez-nous





Josée souffre d'insomnie chronique. Parfois, elle n'arrive plus à comprendre les choses les plus simples, tant sa fatigue l'accable. «Pense à rien. Pis dors», lui dit son chum Philippe, excédé. Mais ne penser à rien est impossible pour cette femme dont les pensées ne cessent de tourner dans sa tête, telle une vis sans fin.

Honteuse d'un récent accès de colère, au cégep où elle enseigne, elle prend quelques jours de congé et cherche de l'aide auprès d'un médecin, puis d'un ostéopathe. Mais le baume viendra d'ailleurs. De sa famille et de ses voisins. De l'amitié et de la tendresse. Le baume, mais pas la guérison. Quand on ne dort pas, le défi est d'occuper ses nuits.

Tout comme dans *La petite et le vieux*, Marie-Renée Lavoie arrive à créer ici un microcosme social avec beaucoup de vivacité et une bonne dose d'humour. Son grand sens de l'observation lui permet de rendre avec justesse ce qui fait l'ordinaire de la vie; elle nous amène à voir ce que nous ne voyons plus. Tout lui sert de matériau: des vers de terre sur le trottoir, sous la pluie, des revues de psycho pop, des bonbons *dégueux*, des courriels de cégépiens inquiets... Sous sa plume, cet ordinaire acquiert une dimension nouvelle. Un simple souper de famille ou une journée passée à la cabane à sucre sont traversés par un souffle épique. Comment ne pas être séduit par cet univers où l'on croise un cowboy, un géant nommé Bonne Fête des Morts et un chat à trois pattes?